

LE POSITIVISME LOGIQUE ET LE STATUT DE L'ONTOLOGIE : CARNAP ET QUINE EN PERSPECTIVE

KOFFI Zahouo Alain

Université Felix Houphouët-Boigny Abidjan (Côte d'Ivoire)

E-mail : Alainkoffi81@gmail.com

Résumé : La visée du positivisme logique du cercle de Vienne, avec Carnap et ses autres membres, était de mettre fin à la métaphysique traditionnelle, en intégrant l'analyse logique du langage dans la philosophie de la connaissance. Ainsi, en s'appuyant sur les thèses de l'empirisme classique, il récuse à la métaphysique sa prétention à une connaissance certaine. Le constat est que l'âge de la science n'a pas la philosophie qu'elle mérite, et devant le progrès éclatant de la physique, le positivisme logique appelait à une réforme de l'attitude philosophique, tout en reléguant la métaphysique non seulement à une pseudo-science, mais bien plus en proclamant la mise à mort de celle-ci. Si Rudolf Carnap a pris une part active dans cette école de pensée, son disciple Quine, a eu le mérite d'opérer une auto critique du positivisme et de donner à l'ontologie un statut scientifique. Désormais, pour Quine, c'est à la science qu'il revient de dire ce qu'il y a ; d'où la célèbre citation « être, c'est être la valeur d'une variable liée »

Mots-clés : Analyse logico-mathématique, Épistémologie naturalisée, relativité de l'ontologie

Abstract: The aim of logical positivism with Carnap and the Viennese school was to put an end to traditional metaphysics, by integrating the logical analysis of language into the philosophy of knowledge. Thus, relying on the theses of classical empiricism, he rejects metaphysics' claim to certain knowledge. The age of science does not have the philosophy it deserves, and in the face of the dazzling progress of physics, logical positivism called for a reform of the philosophical attitude, while relegating metaphysics not only to a pseudo-science but much more by proclaiming the death of this one. If Rudolf Carnap took an active part in this school of thought, his disciple Quine had the merit of operating a self-criticism of positivism and giving ontology a scientific status.

Keywords: Logical-mathematical analysis, naturalized epistemology, relativity of ontology

Introduction

Selon Aristote (2008, p.145), la métaphysique est : « (...) une science qui étudie l'être en tant qu'être, et les propriétés qui appartiennent à cet être par soi ». C'est dire que la métaphysique

étudie les premiers principes et les premières causes, et s'attache à l'être en tant qu'être, réalité fondamentale, substance subsistante derrière les modifications. Réalité sans laquelle les autres ne peuvent être ; catégorie première, être qui se suffit à lui-même, sujet ultime, celui qui n'est plus affirmé d'aucun autre. L'ontologie présuppose l'existence de l'être et la possibilité de le saisir dans le médium du discours. La philosophie, autrefois science de l'être, a abandonné cette préoccupation pour s'abaisser au rang d'une science de la représentation, dont le psychologisme, l'idéalisme, et le kantisme sont, selon Jules Vuillemin (1968, p. 326), « les formes diverses de cette décadence ». Toutefois, Frege et Russell ont été les premiers à renouer avec une conception aristotélicienne de la métaphysique, dont le réalisme et la distinction entre l'être et l'existence en sont la marque. Grâce à eux, la logique a retrouvé sa place dans la philosophie, et une réflexion sur l'être est redevenue indissociable d'une réflexion sur les manières de le dire. La philosophie analytique part de la croyance commune selon laquelle, les mots correspondent à des êtres réels et la structure grammaticale de nos phrases reflète l'ossature logique du monde. Elle est solidaire du développement de la logique et de la philosophie de la logique, et a été l'instrument d'une forte critique de la métaphysique sous les coups des membres du cercle de Vienne et des représentants du positivisme logique. Ainsi, plusieurs méthodes fondées sur l'empirisme et l'analyse logique du langage ont été mises en œuvre pour permettre à la science d'avoir la philosophie qu'elle mérite. Les résultats attendus d'une telle entreprise avec Carnap et les autres membres du cercle de Vienne sont poignants : la dichotomie des énoncés analytiques et synthétiques, une critique de la métaphysique par l'analyse logique du langage, une mise à mort programmée de la métaphysique comme étant une pseudo-science.

Seulement, devant l'échec de cette mise à mort programmée de la métaphysique par Carnap et les membres du cercle de Vienne, c'est Quine, en tant que disciple de Carnap, qui a eu le mérite de mener une meilleure orientation de la question de l'être, qu'il réduit à « la variable liée ». C'est à la fois une analyse logico-mathématique qui débouche sur sa notion d'épistémologie naturalisée.

Notre question de recherche peut alors se poser de la façon suivante : comment Quine parvient-il à résoudre le problème du statut de l'ontologie posé par Carnap et les membres du cercle viennois ? Le projet carnapien du dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage n'a-t-il pas été en définitif un projet fallacieux ? Par ailleurs, en tant que disciple de Carnap, Quine n'est-il pas celui qui a réussi à donner une véritable dimension scientifique au statut de l'ontologie ? La démarche qui sous-tend notre étude est une analyse du statut de l'ontologie à l'ère de la science.

Notre hypothèse de travail est que l'approche quinéenne du statut de l'être aboutit à une épistémologique naturalisée qui sonne le glas de la philosophie première. Pour réussir une telle entreprise, une mise en perspective de la pensée de Carnap et son élève Quine s'avère importante.

1. Le projet carnapien du dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage

Si l'on suit la logique des travaux de TEGUEZEM, MONDOUE, NZOGANG NGUEMEU (2020, p. 150), la critique de la métaphysique de Carnap est « surdéterminée par les travaux de Gottlob Frege, Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein. » C'est dire que cette hostilité du positivisme logique à l'encontre de la métaphysique n'est pas chose nouvelle, elle tire ses fondements à travers la pensée de certains précurseurs de la philosophie analytique. Le crédo qu'il professe est celui d'un esprit scientifique. Ainsi, pour dire amplement ce qui justifie la critique de la métaphysique traditionnelle, B. Russell (1989, p. 430) écrit :

Je pense que la quasi-totalité de la métaphysique traditionnelle est pleine d'erreurs dues à une mauvaise grammaire, et que presque tous les problèmes et résultats – ou supposés tels – traditionnels de la métaphysique sont le fruit de l'ignorance des distinctions dont nous nous sommes occupés dans les conférences précédentes, et qui relèvent de ce que l'on peut appeler la grammaire philosophique.

On peut déceler à travers ces propos de B. Russell la suspicion de la philosophie analytique à l'encontre du langage ordinaire. La question de l'être est traitée ici d'un point de vue logique, en montrant que les difficultés ontologiques viennent toutes d'une confusion des problèmes du langage ordinaire. Cette démarche est à l'intérieur de la philosophie de Frege, de Russell et de Wittgenstein. Mais, les textes les plus virulent de notre époque pour l'éradication de la métaphysique restent ceux des auteurs du *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*. Par exemple, à travers « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », Carnap s'interroge sur le statut de la métaphysique et avec lui la teneur cognitive de son discours. Ainsi, pour lui, le langage ordinaire que la métaphysique emploie, a une apparence trompeuse et sa structure n'apparaît pas de façon transparente. De ce fait, ce langage est obscur et compliqué. Un discours scientifique est donc souhaité comme solution. L'objectif de ce discours scientifique est de corriger le langage ordinaire afin de le rendre plus artificiel et éviter aussi deux catégories d'erreurs, d'une part les erreurs de type syntaxique, et d'autre part celles de type sémantique. La rectification des erreurs du langage sur la base de la

syntaxe visait à établir la cohérence logique entre les constituants d'une phrase, de même que la construction d'un système d'énoncés à partir desquels on peut déduire d'autres énoncés. C'est-à-dire une relation établie entre les prémisses d'une théorie et sa conclusion. Quant au niveau sémantique, les empiristes logiques ont mis en place un postulat de travail dit « postulat vérificationniste » ou « le vérificationnisme logique ». Renée Bouveresse (1973, P.55) nous en donne l'énoncé suivant : « Pour être scientifique, un énoncé doit pouvoir être vérifié empiriquement, c'est-à-dire qu'on doit pouvoir dire quelles observations le confirmeraient ». D'ailleurs Rudolf Carnap (1985, p. 155), justifiant son hostilité contre la métaphysique, écrit à ce sujet :

Beaucoup déclaraient la doctrine métaphysique fausse, parce qu'elle contredit la connaissance par expérience. D'autres la tenaient seulement pour incertaine parce qu'elle pose les problèmes en termes qui dépassent les limites de la connaissance humaine (...) Grâce au développement de la logique moderne, il est devenu possible d'apporter une réponse nouvelle et plus précise à la question de la validité et de la légitimité de la métaphysique.

De ce passage, apparaît les présupposés d'un esprit scientifique fondé sur l'empirisme, le rasoir d'Occam et chapoté par une analyse logique du langage. Mais quels sont les arguments utilisés par Carnap pour abolir la métaphysique ?

Pour ne citer que quelques-uns, on peut d'abord dire que pour Carnap, c'est un défaut que, dans le langage ordinaire, tout énoncé ne soit pas vrai ou faux. Ce défaut a pour source l'indexicalité. Un indice est un signe qui signifie en vertu d'une relation existentielle entre lui-même et ce qu'il signifie. Il s'agit par exemple des expressions comme « je », « tu », « ceci », maintenant », etc., dont la référence change avec les circonstances de leur usage et avec leur énonciation en contexte. Ainsi, comme le montre F. Recanati (1979, p. 159), « une occurrence du mot "maintenant" désigne le moment où a lieu l'énonciation de cette occurrence, mais une autre occurrence étant énoncée à un autre moment, désignera ce deuxième moment, et non plus le premier ». C'est dire que la variation du sens empêche non seulement de saisir le sens de la phrase au niveau grammatical, mais bien plus au sens logique puisqu'une telle occurrence n'est ni vraie ni fausse. De cette variation on peut en déduire que dans le langage naturel, l'indexicalité est un défaut comparable à l'ambiguïté. À partir de cette perspective carnapienne, les notions fondamentales de la métaphysique telles que : Idée, Absolu, Inconditionné, Infini, Néant, principe, etc., sont des coques empiriquement vides et donc dénuées de sens. Par exemple, si l'on considère l'expression « x est principe de y », à quelle condition cette expression peut être dit vraie ou fausse ?

Puisqu'aucune procédure de vérification empirique ne nous permet de le savoir, il nous faut doter cet énoncé d'une signification empirique et le traduire par « x est toujours suivi de y ». Or, le métaphysicien fait fi de cette relation empirique constatable et préfère utiliser des expressions aussi vagues qu'imprécise comme : « x est la raison d'être de y », « y procède de x », « y est fille de x ».

Ensuite, dans le langage ordinaire l'une des fautes commises par rapport à la syntaxe logique est la confusion des sphères des concepts. Le premier consiste à employer dans l'usage familier un signe qui a une signification non prédicative comme un prédicat. Le second consiste à utiliser un prédicat comme prédicat mais provenant de sphère différente. De par cette confusion on peut dire avec Carnap que les énoncés métaphysiques sont des simili-énoncés. C'est-à-dire des suites de mots d'une langue qui ont l'apparence d'un énoncé mais ne le sont pas, à cause de l'absence de leurs contenus informatifs. Par exemple, si nous considérons les expressions « César est un nombre premier » et « le nombre six est vert », ces expressions obéissent à la syntaxe grammaticale mais sont à la fois dépourvues de signification et ambiguës. En effet, « nombre premier » est une propriété de nombre qui ne peut se dire, ni affirmativement ni négativement d'un homme. Tout comme « vert » une propriété de couleur qui ne peut être attribuée à un nombre. La question de l'être est traitée ici d'un point de vue logique, en montrant que les difficultés ontologiques viennent toutes d'une confusion du langage ordinaire. En effet, affirmer que « le monde est », que « Socrate est un homme » ou que « Frege est le fondateur de la logique contemporaine », c'est employer trois fois le verbe être en des sens logiquement différents. Le premier usage cache le quantificateur « \exists », le deuxième traduit l'appartenance ; le troisième recouvre la notion d'identité. Comme le fait remarquer R. Carnap (1985, p. 163), ces expressions ne disent rien et n'expriment « aucun état de choses, ni existant, ni inexistant ». De sortes que ces simili-énoncés ont conduit selon R. Carnap (1985, p. 172), à des « conséquences funestes ». Les objectifs sont ainsi définis : écarter les pseudo-problèmes de la métaphysique et construire un nouveau langage scientifique.

Enfin, une telle démarche est fondée sur l'opposition entre les énoncés empiriques (synthétiques) et logiques (tautologiques ou analytiques). Seulement, ce projet rencontrera quelques difficultés à cause de la nature des systèmes mathématiques que les partisans de l'empirisme logique voulaient assoir sur l'axiomatique et la logique. C'est dans le même ordre d'idées que Pierre Jacob (1980, p. 160), écrit :

En 1950, dans un article sur « l'empirisme, la sémantique et l'ontologie », Carnap propose un cadre permettant à la fois de se débarrasser des controverses ontologiques stériles et de maintenir

que l'empirisme est compatible avec l'emploi de langage contenant des expressions linguistiques qui font référence à des entités totalement inobservables, comme les systèmes mathématiques.

De cette situation, Carnap sera accusé par Quine de faire de la métaphysique. Car, pour lui, les problèmes de la métaphysique sont insolubles parce qu'ils sont posés à l'aide de termes mal définis et qu'ils confondent des difficultés d'ordres différents. Pour Quine, il n'est pas question de proclamer la mort ou la fin de la métaphysique. Mais de mettre de l'ordre dans nos bidonvilles ontologiques. En effet, Quine nous apprend qu'il est de la vocation de la science de dire « ce qu'il y a », de sorte qu'une théorie scientifique n'est en général pas neutre quant à ses implications ontologiques. Seulement, elle ne les explicite pas clairement. Mais alors comment les rendre explicite ? L'approche de Quine se veut fondamentalement empiriste et réaliste, et Quine ne cessera jamais de les revendiquer.

2. Analyse logico-mathématique et le statut de l'ontologie chez Quine

L'analyse logico-mathématique de Quine tire ses fondements du projet de « l'Idéographie » de G. Frege (1971, p. 78-79). Asseoir un langage formel pour désambiguïser le langage ordinaire. Tout comme ses prédécesseurs Frege, Russell et Carnap, auxquels nous devons la logique standard moderne, c'est-à-dire avec l'introduction en logique du calcul des prédicats et des propositions, Quine considère que le recours à la notation canonique universelle constitue le meilleur moyen d'éviter les pièges, les confusions et les ambiguïtés du langage ordinaire. Mais contrairement à eux, l'intérêt qu'il porte à la nature publique de la langue et à ses conséquences sur la signification et la communication le conduit à s'éloigner d'une position logiciste.

C'est pourquoi, après avoir distingué la logique inductive de la logique déductive, Quine (1975, p.7) définit la logique comme étant « (...) l'étude systématique des vérités logiques. (...) un énoncé est logiquement vrai si tous les énoncés qui ont sa structure grammaticale sont vrais ». Dans ces conditions, vérité et grammaire seront pour Quine les deux éléments essentiels pour la construction de la logique. En outre, il faut les traiter avec une certaine précision. Seulement, Quine (1975, p. 7) s'insurge contre l'idée selon laquelle « (...) les vérités logiques sont vraies à cause de la grammaire, ou à

cause du langage ». Et c'est une telle opinion qui le sépare des positions logicistes.

Ainsi, devant l'ambiguïté des termes, Quine va examiner différents moyens pour les clarifier. Le recours aux parenthèses dans les écritures formalisées permet de clarifier certaines ambiguïtés structurelles dans les écrits mathématiques, car sans quelques conventions de rechange, les mathématiques n'en seraient pas où elles en sont. C'est pourquoi Quine (2003, p.124), écrit : « (...) toute phrase constituée purement de notation logique et mathématique est traduisible en une phrase constituée purement de notation logique. En particulier, donc, tous les principes des mathématiques se réduisent à des principes de la logique. »

Ce procédé qui a pour objet la simplification de la théorie est l'un des motifs principaux du recours à la notation de la logique. Ainsi, en développant rigoureusement la théorie logique pour les phrases mises sous une forme canonique adaptée à cette théorie, Quine adopte la tâche de paraphraser ces expressions du langage naturel en symboles logiques. L'adjectif indéfini « aucun », peut alors être paraphrasé à l'aide de « chaque » et de sa négation. Les formes essentielles des termes singuliers indéfinis se réduisent à « chaque F » et « quelque F » où « F » tient la place de n'importe quel terme général en forme substantive. On sait que les quantificateurs universels et existentiels sont représentés habituellement et respectivement par « $\forall x$ » et « $\exists x$ ». L'expression « aucune chose » s'écrit « $\neg (\exists x)$ ». De plus, le quantificateur existentiel peut être paraphrasé à l'aide du quantificateur universel et vice versa tel que : « $\exists x (... x...)$ » devient « non ($\forall x$) non (... x...), et réciproquement. Ainsi, selon Quine, tous les termes indéfinis se réduisent aux deux sortes de quantificateurs : le quantificateur universel et le quantificateur existentiel. C'est donc à juste titre que pour Quine (1975, p. 43), « La quantification universelle joue un rôle éminent en pratique, tout en étant superflue pour la théorie, puisqu'il est obvie que ' $(x) Fx$ ' équivaut à ' $\sim (\exists x) \sim Fx$ ' ». L'on peut relever dans cette phrase une inclination de Quine au pragmatisme.

De plus, l'observation de la nature elle-même suffit à décider de ce qui « existe » comme de ce qui « subsiste ». La distinction terminologique entre « exister » et « subsister » n'a pour Quine aucune justification. Il est légitime de traduire « Socrate est » par « il existe un et un seul x qui est Socrate », ou « il existe un et un seul x qui Socrate », ou « $\exists ! x(x)$ », ou encore, en langage ensembliste, « $\exists ! x (x \in s)$ ». Ici l'on constate que le prédicat monadique x a pour extension la classe s . À propos de la quantification existentielle, Quine (1975, p. 41) écrit :

Elle s'applique à un énoncé ouvert et à une variable et produit un énoncé. On met la variable, par exemple la lettre ' x ', dans ce qu'on

appelle un quanteur de la manière suivante : ' $(\exists x)$ ', et ce quanteur est préfixé à l'énoncé ouvert de la manière suivante : ' $(\exists x) (x \text{ marche})$ '. L'énoncé qu'on obtient affirme qu'il y a quelque chose qui marche.

Pour comprendre les propos de Quine, il est nécessaire de distinguer parmi les fonctions du langage, celles dont se chargent ou ne se chargent pas certains mots. Un nom propre par exemple ne signifie rien, il nomme. Sa fonction est de faire référence à un objet, mais par lui-même, il n'affirme l'existence d'aucun objet. C'est donc au prédicat que revient, dans la phrase, la fonction de préciser la qualité qui est attribuée à l'objet. Seule une affirmation existentielle comme « $\exists x Fx$ » affirme l'existence d'au moins un individu x qui vérifie la propriété F . Cet individu est nommé par la variable x , il est dit « exister » puisqu'il est sous la portée du quantificateur existentiel et une qualité F lui est attribuée.

Ainsi, en l'absence de toute précision, cet individu peut être un élément comme un ensemble, mais il appartient au domaine de l'ontologie. Son exclusion de ce domaine se formulerait par les énoncés : « $\neg (\exists x Fx)$ » ou « $\forall x \neg Fx$ ». On peut alors dire qu'il y a une différence importante entre le « il existe » de la notation canonique de Quine et celui de la logique de la théorie des ensembles. Le « il existe » de Quine marque une existence soit physique ou ontologique de la variable quantifiée et explique ensuite, qu'il prend comme existants les objets physiques et les classes construites sur ces objets. De sorte que le « il existe » de la notation canonique se divise en un « il existe » quantifiant sur tous les éléments de ce modèle, qui est un quantificateur, et un prédicat à une place « a une existence physique ». Alors que le « il existe » de la logique est plutôt une manière de dire qu'on va parler d'un certain « objet » à valeurs dans n'importe quel modèle de la théorie. Paraphraser une phrase dans la notation canonique de la quantification, c'est expliciter son contenu ontique, car la quantification n'est qu'un procédé pour parler des objets. Cela se perçoit bien à travers l'œuvre de Quine (1978, p. 330-336). Par ailleurs, Un système logique, comme toutes théories, ont certaines implications ontologiques et la valeur de ce système dépend de leurs degrés d'implications dans la réalité. Pour Quine, il n'existe pas qu'un seul système logique dont le champ d'application serait universel, mais des systèmes différents qui ont un caractère « régional », tout comme les théories physiques. Ces systèmes doivent être évalués en fonction de leur engagement dans la réalité. Le problème de la détermination du critère d'engagement ontologique constituera alors pour Quine le problème le plus important de la philosophie de la logique. Mais alors, qu'est-ce qu'un engagement ontologique chez Quine et quelles conséquences épistémologiques une telle notion entraîne-t-elle ?

3. Les conséquences épistémologiques de la relativité de l'engagement ontologique

Nous pouvons le rappeler, la figure d'une nouvelle perspective sur l'ontologie sera celle du philosophe américain Willard Van Orman Quine. Par ailleurs, Un système logique, comme toutes théories, ont certaines implications ontologiques et la valeur de ce système dépend de leurs degrés d'implications dans la réalité. Pour Quine, il n'existe pas qu'un seul système logique dont le champ d'application serait universel, mais des systèmes différents qui ont un caractère « régional », tout comme les théories physiques. Ces systèmes doivent être évalués en fonction de leur engagement dans la réalité. Le problème de la détermination du critère d'engagement ontologique constituera alors pour Quine le problème le plus important de la philosophie de la logique.

Par cette perspective, on est tenté de croire que Quine relativise les engagements ontologiques à chaque culture particulière, de sorte que l'ontologie ne serait plus universelle mais refléterait la manière de voir propre à une culture donnée. Or, chez Quine, la relativité de l'ontologie n'est pas vraiment une thèse relativiste, mais plutôt une thèse qui insiste sur la reconnaissance du fait que, d'une part, la connaissance n'est pas immédiate mais transite par un langage, et que, d'autre part, la connaissance a une histoire qui se développe et qui est sujette aux modifications qui peuvent l'affecter.

Pour Quine (2003, p.79), « La science est un prolongement du sens commun, et utilise la même tactique que lui : gonfler l'ontologie pour simplifier la théorie ». Autrement dit, en plus d'être un prolongement du sens commun, elle est une systématisation de ce savoir. La science n'est pas qu'un pur jeu de langage, un simple arrangement systématique des énoncés, elle est aussi explication du réel, c'est-à-dire qu'elle fait référence au réel par des énoncés d'observations sur lesquels les scientifiques peuvent se mettre d'accord. Alors, dans ces conditions, la question ontologique qui se pose au philosophe n'est pas selon Quine de savoir ce qu'il y a. Cette question revient à la science. C'est à elle de dire ce qu'il y a. Car selon Quine (2003, p.40), « Être admis comme une entité c'est, purement et simplement, être reconnu comme la valeur d'une variable ». Dans ces conditions l'engagement ontologique du philosophe est un simple prolongement de celui du scientifique. Car la philosophie ne doit pas occuper une position de surplomb par rapport à la science. Elle doit non plus se situer en rupture de celle-ci ; mais bien en continuité avec elle. Quine a formulé un critère d'engagement ontologique pour toute théorie, quelles que soient les formulations logiques : une théorie est engagée à poser comme "entités" dès qu'elle pose des critères d'identité et de distinction et dès que la formulation en logique du

premier ordre quantifierait sur ces termes. Ainsi pour Quine (1977, p.110), « La variable liée « x » parcourt l'univers, et la quantification existentielle dit qu'au moins un des objets dans l'univers vérifie la condition placée en annexe, en l'occurrence la condition d'être l'objet a ». C'est de là que prend tout le sens de la phrase : "être, c'est être la valeur d'une variable liée".

Cette science qui étudie et clarifie l'ontologie de nos théories, c'est la logique. Elle étudie la logique de nos langages théoriques, c'est-à-dire leurs grammaires. Cette logique a ainsi pour but de clarifier les objets que les variables des théories scientifiques, une fois enrégimentées dans la forme canonique de la logique des prédicats classiques peuvent parcourir. Car pour Quine (2003, p.40), « être admis comme une entité c'est, purement et simplement, être reconnu comme la valeur d'une variable ». Une telle utilité des variables liée, pourrait-on dire, vise à « nettoyer les bidonvilles ontologiques », à rendre explicite l'ontologie impliquée par l'usage du langage ordinaire. Mais cela suppose aussi que l'on se situe dans une perspective qui n'est plus celle du langage ordinaire, car nous sommes au niveau du questionnement scientifique, qui donne une certaine cohérence ontologique au langage utilisé. En effet, l'ontologie est une préoccupation théorique, une construction scientifique, qui surgit comme après une éclosion des sciences, pour faire le ménage dans leurs assomptions ontologiques, pour clarifier l'ontologie qu'elles nous obligent d'accepter et sur laquelle elles assoient leurs développements ultérieurs. La question ontologique se veut dès lors critique, et ce, par la science au sein de laquelle la logique siège.

On comprend alors Quine (2003, p.119-120), lorsqu'il argue que :

Le schème conceptuel au sein duquel nous avons grandi est un héritage éclectique, et les forces qui ont dirigé son évolution depuis les temps de l'homme de Java jusqu'à nos jours sont un sujet de grande perplexité. Les expressions relatives à des objets physiques ont certainement occupé une position centrale dès les premières époques du langage ; ces objets fournissaient en effet des points de référence relativement fixes utiles au développement social que constitue le langage.

Autrement dit, la logique fait partie de notre contribution conceptuelle et c'est elle qui nous permet de faire des prédictions. Cette préférence de l'ontologie physicaliste se justifie par l'histoire du développement des sciences et c'est pourquoi il se remet au verdict de la science quant à savoir ce qui existe dans ce monde et ce qui n'existe pas. Dans ces conditions la philosophie ou plus exactement

l'épistémologie naturalisée, est obligée d'accepter et d'assumer en conséquence les objets de la science.

Or, si nous nous référons aux deux thèses les plus célèbres de Quine, que sont la sous-détermination des théories liée au holisme et l'indétermination de la traduction ; cela d'autant plus que chaque développement scientifique est lié à un langage déterminé, en tant qu'il est « paroissial », on a l'impression que la position de Quine par rapport à l'ontologie est teintée d'un relativisme absolu.

Ainsi, pour ne pas sombrer dans le relativisme absolu, Quine fait intervenir l'holisme et la sous-détermination empirique. " La sous-détermination empirique" de la science est le fait que la science ne soit pas totalement déterminée par les éléments observationnels. Or, cette sous-détermination entretient un lien avec l'holisme. L'holisme est le fait qu'un énoncé n'a de sens que lorsqu'il est inséré dans un ensemble d'autres énoncés, dans une structure globale ; c'est aussi le fait de n'avoir de sens qu'en fonction des multiples relations qu'il entretient avec l'ensemble des phrases théoriques et observationnelles qui composent un schème conceptuel ou au langage. Un énoncé observationnel ou théorique entretient donc des liens avec l'ensemble de la théorie. C'est pourquoi, lorsqu'une anomalie surgit, il est impossible de savoir à quel endroit doit intervenir une modification.

Il faut dans ces conditions laisser aux scientifiques le choix d'intervenir où ils le souhaitent pour rétablir une meilleure adéquation de la théorie avec les énoncés observationnels. L'homme de science peut alors intervenir aussi bien au niveau des énoncés observationnels qu'au niveau de la mathématique. Car comme Quine (2003, p. 79-80) le mentionne bien :

La science est le prolongement du sens commun, et utilise la même tactique que lui : gonfler l'ontologie pour simplifier la théorie. Les objets physiques, petits et grands, ne sont pas les seules entités postulées. Les forces sont un autre exemple, et l'on dit aujourd'hui que la frontière entre l'énergie et la matière est obsolète.

C'est dire que l'homme de science tout comme le philosophe sont tous engagés dans le même bateau. Et c'est juste cette idée d'unicité qui peut éviter les thèses de l'engagement ontologique de Quine de sombrer dans un relativisme absolu. On peut aussi imaginer que deux théories scientifiques et leurs assomptions ontologiques respectives soient concurrentes bien que rendant compte des mêmes faits empiriques, soit parce qu'elles sont les développements de deux langues différentes, soit parce que issues d'une seule et même langue, soit parce que leurs développements ont divergé en raison de choix d'hypothèses théoriques différentes ; même si l'ontologie dépend du schème conceptuel adopté, elle rend une même réalité. Enfin de

compte, s'il y a des objets, c'est parce que la langue met à notre disposition des termes pour en parler sans qu'on sache très bien si c'est l'objectivation qui a rendu possible la désignation ou l'inverse. Toutefois, Quine maintient un ton réaliste : il réaffirme sa croyance inébranlable aux objets qui l'entourent. La réponse au problème vient selon lui de la cohérence entre ce qu'il appelle un robuste réalisme et la scène austère de son épistémologie empiriste qui est dans le naturalisme. À ce sujet, Quine (1981, p. 22) écrit que « la reconnaissance que c'est de l'intérieur de la science elle-même et non pas dans une philosophie qui la précède que la réalité doit être identifiée et décrite ». C'est dire que l'épistémologie naturalisée a pour visée la fin de la philosophie première comme garante de nos connaissances.

Le naturalisme découle chez Quine d'un point de vue logique, étendue à la connaissance empirique, de sorte que la réalité se dit pour un langage objet, depuis un métalangage admis comme tel. Ce point de vue logique est au cœur de la naturalisation de l'épistémologie défendue en 1969 dans son œuvre *Relativité de l'ontologie et Autre Essais*. Inclure l'épistémologie au sein des sciences, c'est refuser l'existence d'une ontologie ultime, en rappelant qu'il n'y a d'ontologie qu'au sein d'un métalangage donné. L'ontologie devient alors « scientifique ». S'il y a bel et bien chez Quine un discours ontologique premier, c'est celui qui est délivré par l'empirisme. Car est déterminé, selon lui, ce qui l'est au regard de l'expérience.

Conclusion

Notre analyse s'inscrit ici dans une perspective de la philosophie analytique. Elle se veut un regard scientifique par rapport à la théorie de la connaissance. De ce fait, si la mort programmée de la métaphysique par Carnap a connu un échec, pour Quine la question ontologique ne se pose pas en termes de mise à mort, mais une mise en perspective scientifique du statut de l'ontologie. La démarche et la méthode s'inscrivent dans la visée des pères fondateurs de la philosophie analytique du langage que sont Frege, Russell, et les membres du positivisme logique. Ainsi, le dépassement de la métaphysique par l'analyse du langage avec Carnap se veut rive au sol de l'empirisme, pour une véritable construction logique du monde. Une construction qui devrait absolument se débarrasser des spéculations métaphysiques. D'où l'idée de la dichotomie entre les énoncés analytiques et synthétiques que Quine critique plus tard dans son article *les deux dogmes de l'empirisme logique*. Dans cette progression des idées, c'est Quine qui parvient véritablement à donner un statut scientifique à l'ontologie, en réduisant celle-ci à la variable liée. Au total avec son épistémologie naturalisée, Quine met fin à la question de l'existence d'une philosophie première. N'est-ce

donc pas pour toutes ces raisons qu'il faut aussi se poser cette question : comment, sous une démarche scientifique, le béhaviorisme de Quine a-t-il contribué à l'instauration d'une épistémologie naturalisée ?

Références bibliographiques

- ARISTOTE, 2008, *Métaphysique*, Trad. Marie-Paule D. et Annick J., Paris, éd., Flammarion.
- BESSE (Jean Marc) et BOISSIERE (Anne), 2016, *Précis de philosophie*, Paris, Nathan, VUEF.
- BOUVERESSE (Renée), 1973, *Karl Popper ou rationalisme critique*, Bibliothèque philosophique, J. Vrin, Paris.
- GOTTLÖB (Frege), 1971, « Que la science justifie le recours à une idéographie », in *Ecrits logiques et philosophiques*, Traduit de l'Allemand par C. Imbert, Paris, Editions Seuil, Collection « L'ordre philosophique ».
- JACOB (Pierre), *L'empirisme logique, ses antécédents, ses critiques*, éd. De Minuit, Paris, 1980
- RECANATI (François), 1979, *La transparence et l'énonciation*, Paris, Seuil.
- RUDOLF (Carnap), 1985, « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in, *Manifeste du Cercle de Vienne*, sous la direction de A. Soulez, Paris, PUF.
- RUSSELL (Bertrand), 1989, « Excursus métaphysique : ce qu'il y a », in *Écrits de Logique Philosophique*, avant-propos et traduction de l'anglais par Jean-Michel ROY, Paris, PUF.
- VUILLEMIN (Jules), 1968, *Leçons sur la première philosophie de Russell*, Paris, A. Colin.
- TEGUEZEM (Joseph), MONDOUE (Roger), NZOGANG NGUEMEU (Bertrand), 2020, « Rudolf Carnap et la mise à mort de la métaphysique dans le monde », in *American Journal of Humanities and Social Sciences Research (AJHSSR)*, Volume-4, Issue-10, pp-149-162, article consulté en ligne le 16 décembre 2022 à 16 heures 15 minutes à l'adresse www.ajhssr.com.
- WILLARD V. O. (Quine), 1975, *Philosophie de la logique*, trad. Fr., Largeault, J. Paris, Aubier.
- WILLARD V. O. (Quine), 1977, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. Fr., Largeault J. Paris, Aubier.
- WILLARD V. O. (Quine), 1978, *Le mot et la chose*, trad. Fr., Gochet, trad. Fr., Gochet Paul, Paris, Flammarion.
- WILLARD V. O. (Quine), 1981, *Theories and Things*, Cambridge, Mass., et Londres, The Belknap Press of Harvard University Press.

WILLARD V. O. (Quine), 2003, *Du point de vue logique*. Neuf essais logico philosophiques, trad. Fr., LAUGIER, Sandra et Al., Paris, Vrin.